

firent circuler dans le monde, en la commentant de mille façons, aurait été méprisée par tout autre que par Rousseau, mais il se trouva incapable de la supporter. Dans son trouble, dans son désespoir, il ne sut point déjouer les perfides manœuvres de ses adversaires ; au lieu de faire face à l'outrage, il se sauva à Bourgoin. Sa fuite, l'animosité, le scandale donnèrent à cette bagatelle de grandes proportions, un véritable éclat. Bientôt Rousseau vit dans ce Thevenin un émissaire des philosophes, il songea à se justifier publiquement ; il écrivit de Bourgoin, à ce sujet, de nombreuses lettres à MM. de Clermont-Tonnerre, Bovier, Faure, Dupérou, etc. ; il composa des mémoires, poursuivit une procédure, sollicita un arrêt de la justice. Tous ses amis l'assistèrent, et cependant J.-Jacques trouva le moyen de leur savoir mauvais gré de leurs peines et de leurs démarches. Il vit dans leurs efforts une comédie arrangée à l'avance, plutôt que l'intention de confondre le calomniateur. M. Faure était gagné, M. Bovier vendu, un troisième dans l'erreur, le gouverneur qui offrait de punir Thevenin, de l'emprisonner, n'accordait pas, à ses yeux, une satisfaction suffisante, il l'outrageait en ne proclamant pas avec éclat le résultat de l'enquête. M. de Clermont-Tonnerre, en effet, reconnut et fit reconnaître la fausseté des assertions de Thevenin, mais elles lui parurent indignes d'occuper le public d'une manière officielle. Dès cet instant, malgré tout ce qu'il put faire, les sentiments de Rousseau pour lui furent moins affectueux. Après des récriminations injustes, des plaintes exagérées, il cessa ses rapports avec ses amis grenoblois. Pour lui, ils étaient tous coupables au même chef que Thevenin ; ils avaient failli, disait-il, le perdre complètement par leurs mauvais procédés. Durant plus de trois mois, cette affaire fut la seule qui occupa son esprit ; elle avait pris dans sa pensée une importance immense que ne lui accordèrent jamais les hommes raisonnables, c'est